

alors même qu'ils critiquaient et répudiaient sa méthode telle qu'elle avait été pratiquée.

C'est pourquoi l'on est frappé d'un fait aujourd'hui presque général, c'est qu'en tout pays on n'écrit pas sur l'éducation, on ne fonde ou ne réforme pas une institution scolaire, sans invoquer en quelque mesure des principes qui appartiennent à Pestalozzi. Il est vrai que rarement on les attribue au philosophe suisse, et qu'on sait les découvrir ailleurs, comme par exemple dans Rabelais, Montaigne, Charron, Port-Royal, J.-J. Rousseau, pour ne citer que des écrivains français.

En effet, diverses idées justes qui font partie de la doctrine de Pestalozzi avaient été reconnues et exposées avant lui, mais sans être rattachées au principe philosophique qui est leur centre commun, sans être mises en œuvre dans une méthode rationnelle d'enseignement, sans constituer un système d'éducation élémentaire à la portée du peuple; et d'ailleurs, dans l'exposition de ces idées, beaucoup d'erreurs encore se mêlaient à la vérité. Aussi la pratique de l'éducation n'en avait-elle point été améliorée.

Mais depuis que l'influence, souvent inaperçue, de l'œuvre de Pestalozzi a ouvert les esprits à l'idée d'une éducation rationnelle, les principes vrais énoncés par les anciens écrivains ont été plus remarqués et mieux compris; alors on a été saisi du désir de les appliquer à une réforme du système d'éducation généralement usité, et dont les vices ne pouvaient plus se dissimuler.

Le moment nous paraît donc venu où il est d'une extrême importance qu'on prenne enfin une connaissance juste et complète de l'œuvre de Pestalozzi. Il le faut pour donner aux peuples le bienfait d'une éducation rationnelle, c'est-à-dire pour assurer l'avenir de la civilisation.

CHAPITRE XXI

La méthode élémentaire de Pestalozzi.

Exposition générale. Distinction entre cette méthode et les procédés spéciaux par lesquels on a cherché à l'appliquer. Son auteur la considérait comme un indispensable moyen de relever le peuple, de manière à rétablir l'ordre et l'harmonie dans l'état social. Aujourd'hui encore, son application à l'éducation publique est le principal remède au mal qui trouble la société et qui menace son avenir.

Dès son enfance, Pestalozzi avait été profondément touché de l'état de misère, de misère intellectuelle et morale surtout, dans lequel il voyait plongés un grand nombre de ses concitoyens; il avait voulu les relever et en faire « des hommes », et il avait travaillé à ce noble but de toutes les forces de son âme ardente et dévouée. Ce fut en cherchant sa voie pour y parvenir, et en concentrant sur cet unique objet tous ses désirs et toute son activité, qu'il prit possession de la pensée philosophique qui devait inspirer tous ses travaux.

Ce fut à l'enseignement élémentaire qu'il l'appliqua tout d'abord; c'est là que des succès éclatants vinrent attester la justesse de ses vues. Nous ne voulons point ici entrer dans le détail de ses procédés, mais seulement rappeler en peu de mots les progrès qui lui sont dus, et dont plusieurs, ayant pénétré aujourd'hui dans la plupart des écoles, y rendent des services incontestés.

La doctrine philosophique de Pestalozzi a quelques conséquences immédiates et évidentes qui règlent la méthode élémentaire d'enseignement :

L'enfant, pour apprendre, doit être toujours actif. Il n'apprend que par ses propres impressions, et non point par les mots. Ceux-ci doivent accompagner les idées pour les fixer, mais ils ne les donnent point ; les mots sans les idées qu'ils représentent n'ont aucune valeur, et sont même dangereux en ce que l'enfant peut les joindre à des idées auxquelles ils n'appartiennent pas. Il faut fournir en quelque sorte à l'enfant des impressions fécondes et salutaires, dans un ordre naturel et bien gradué ; il faut ensuite que le jeune élève soit exercé à exprimer clairement par la parole chacune des idées qui résultent de ces impressions ; il faut enfin que chaque idée lui soit solidement acquise avant qu'on lui en présente une nouvelle.

Ces principes avaient été reconnus par Pestalozzi dès l'année 1774, tandis qu'il essayait d'élever, selon les idées de Rousseau, son enfant alors âgé de trois ans ; il voyait en eux un moyen de régénérer les peuples par une réforme de l'éducation élémentaire, et, sans consulter ses forces, il conçut un désir irrésistible de mettre la main à l'œuvre. Ainsi s'expliquent ces entreprises successives, dans lesquelles il appliqua constamment ces mêmes principes, et avec une foi si ferme, qu'aucun échec, aucune ruine ne put abattre son courage ou refroidir son zèle.

En passant en revue les moyens d'enseignement élémentaire que nous devons à Pestalozzi nous suivrons l'ordre de leur emploi dans le cours du développement de l'enfant.

Les *exercices d'intuition et de langage*, qu'on a nommés plus tard *leçons de choses*, doivent apprendre à l'enfant à observer et à parler, à dire toutes les impressions qu'il reçoit des objets qui l'entourent et sur

lesquels le maître appelle son intention. Ainsi les mots et les phrases, corrigés s'il y a lieu, viennent bien de l'enfant, et expriment sa propre pensée.

Le *calcul intuitif* donne à l'enfant une idée claire des nombres et de leurs rapports, par la vue d'objets qu'il peut compter ; Pestalozzi y employait son tableau des unités et celui des fractions ; la série de ces exercices était un peu longue, on a voulu l'abrégé ; on a remplacé les tableaux de Pestalozzi par d'autres moyens analogues, dont le plus en usage aujourd'hui est le *boulier*. Mais à ces changements on a plus perdu que gagné : les meilleurs élèves des écoles actuelles restent excessivement éloignés de la facilité qu'avaient ceux de Pestalozzi pour le calcul de tête.

Les *exercices graphiques* sans règle ni compas servaient à la fois de préparation pour le dessin linéaire, pour la géométrie élémentaire ou pour l'écriture. En y employant l'ardoise et la touche, qui permettent d'effacer facilement, Pestalozzi a rendu un grand et incontestable service aux écoles populaires.

Pour le *dessin*, les enfants étaient appelés à apprécier à l'œil les longueurs relatives et l'inclinaison des lignes droites, et à en tracer des assemblages sur des indications données ; ils ne se bornaient point à copier des modèles, ils devaient inventer et dessiner des figures régulières d'un effet agréable ; ainsi ils se formaient à la fois le coup d'œil, la main, l'esprit d'invention et le goût.

Pestalozzi appelait *rapport des formes* ou *intuition des formes* les exercices graphiques servant de préparation à la géométrie. L'enfant était d'abord exercé à distinguer les lignes verticales, horizontales, obliques, parallèles, les angles droits, aigus et obtus, les différentes espèces de triangles, de quadrilatères, etc. ; puis il avait à chercher combien de points de rencontre, combien d'angles, de triangles, de quadrila-

tères, on peut former avec un nombre donné de lignes droites. Ces exercices conduisaient l'élève aux premiers théorèmes de la géométrie raisonnée, et les lui faisaient aborder avec tant de plaisir et de facilité qu'il trouvait lui-même la plupart des démonstrations.

L'*écriture* n'arrête pas longtemps celui dont la main et le coup d'œil sont exercés. Pestalozzi la menait de front avec la *lecture* ; mais il ne commençait ces exercices qu'après ceux que nous avons déjà indiqués. Avant même d'être maître d'école à Berthoud, il avait rédigé une instruction pour apprendre à lire, dans laquelle il avait donné la première idée de l'emploi des lettres mobiles. Sa méthode de lecture, aujourd'hui généralement adoptée, consistait dans l'ordination d'une suite d'assemblages de lettres, d'une difficulté progressive; mais il écrivait pour les Allemands, et il ne pouvait tenir compte des grands obstacles que présente à nos enfants l'extrême irrégularité de notre orthographe.

La méthode de *géographie* de Pestalozzi a complètement transformé l'enseignement de cette science. Elle commence par faire observer à l'élève le petit coin de pays qu'il habite, non point sur une carte, mais sur le terrain même; c'est l'enfant qui en dessine la carte, en corrigeant d'après une nouvelle visite les erreurs d'un premier essai. Ayant appris ainsi à comprendre et à lire les cartes, il poursuit son étude à l'aide de grandes cartes muettes suspendues à la paroi.

Dès le premier jour, la géographie se trouve unie à d'autres sciences, telles que l'histoire naturelle, l'agriculture, la géologie locale, etc., qui la rendent fort attrayante, même pour les enfants.

Pestalozzi faisait étudier les éléments d'*histoire naturelle* par des exercices d'intuition et de langage, c'est-à-dire que chaque objet était présenté à l'obser-

vation directe des enfants qui, sous la direction du maître, devaient énoncer eux-mêmes leurs remarques. On étudiait ainsi de préférence ce qui avait été recueilli dans les promenades; mais on y suppléait par des collections de minéraux, de plantes sèches et d'animaux empaillés.

Dans les exercices que nous venons d'indiquer, le grand moyen de Pestalozzi pour maintenir l'attention et l'activité de toute la classe et pour fixer les noms dans la mémoire des enfants, consistait à leur faire répéter en chœur bien des fois chaque énoncé correct. Cette répétition doit se faire en mesure, et il en résulte une espèce de chant d'un effet peu agréable pour les assistants, mais sans inconvénient réel; il faut aussi habituer les enfants à ne pas crier, veiller à ce que chacun d'eux prenne part à cet exercice, et interroger séparément ceux qui paraissent inactifs. Ces précautions ont été parfois complètement négligées par Pestalozzi lui-même, distrait qu'il était par ses préoccupations et emporté par un zèle passionné; il en résultait un bruit et une confusion qui gâtaient tout, et qui devaient nécessairement faire condamner la *méthode* par ceux qui n'avaient pas d'autres données pour la juger. Ce moyen en lui-même n'en était pas moins excellent, et rien n'a pu le remplacer. Il avait d'ailleurs un avantage hygiénique: il fortifiait la poitrine des enfants par un exercice habituel des organes de la parole.

Le procédé que nous venons de décrire a parfois été fort mal imité; on en a copié la forme sans en prendre l'esprit: on a fait répéter aux enfants des énoncés qui ne leur appartenaient point, qui n'étaient pas l'expression de leur propre observation, qui même quelquefois ne leur avaient pas été expliqués. Cette pratique était bien le contre-pied de la méthode Pestalozzi, dont on lui donnait le nom, et elle a dû faire porter sur la doctrine du maître des jugements tout à fait faux.

Le *chant* jouait un rôle important dans tous les établissements de Pestalozzi. En commençant, les petits enfants y apprenaient à chanter comme ils avaient appris à parler, c'est-à-dire par un exercice d'imitation. L'Allemagne possède un grand nombre de mélodies simples et jolies, de caractères très variés; elles formaient en grande partie le recueil en usage chez Pestalozzi; les enfants les chantaient avec un extrême plaisir, et se formaient ainsi l'oreille, la voix et le goût avant de connaître les notes. Quand venaient la théorie et la notation, on commençait par l'étude de la mesure séparée de l'intonation, celle-ci était étudiée plus tard. Cette partie en quelque sorte mathématique de la musique était facilement saisie par les élèves, parce que leurs exercices de calcul les y avaient bien préparés; chaque leçon de théorie se terminait par quelques chants exécutés en guise de récréation.

L'admission de la *gymnastique* dans le programme d'une école était encore une innovation due à Pestalozzi; il tenait à ces leçons-là autant qu'à toutes les autres, et c'est là surtout qu'on voyait clairement l'importance de cette gradation des exercices qui était l'un de ses principes de prédilection.

Nous ne pouvons parler ici des autres branches d'enseignement, parce qu'il n'a pas été donné à Pestalozzi d'achever les travaux par lesquels il cherchait à y appliquer sa méthode. Nous dirons seulement quelques mots sur l'étude de la langue, à cause de la grande importance du sujet.

Les élèves de Pestalozzi apprenaient l'usage de leur langue maternelle par des exercices fréquents et variés; cette langue était l'allemand dans les premières entreprises du maître; le français vint s'y joindre à Yverdon, et dès lors les enfants furent exercés dans les deux langues. Mais il fallait aussi leur enseigner la grammaire, et comme Pestalozzi n'avait pas fait l'appli-

cation de sa méthode à cette branche d'étude, les maîtres étaient à peu près forcés de s'en tenir aux anciens traités. Pour cet enseignement, Pestalozzi paraît avoir cherché inutilement une marche rationnelle et conformes à ses principes¹.

Il ne cessa jusqu'à sa fin de travailler à cet enseignement; il cherchait surtout des moyens élémentaires et rationnels pour l'étude des langues étrangères et des langues mortes; c'était avec un zèle et une persévérance à toute épreuve qu'il se livrait à ces travaux qui occupèrent encore les dernières années de sa vie.

Nous n'avons pu donner ici qu'une idée générale de l'application que Pestalozzi fit de sa méthode aux diverses parties de l'enseignement élémentaire; on trouvera la série de ces exercices dans la *Philosophie et la pratique de l'éducation*.

Mais, nous ne pouvons assez le répéter, la méthode de Pestalozzi est esprit et vie, et pour qu'elle porte ses fruits, il faut que cette vie et cet esprit aient pénétré dans l'intelligence et surtout dans le cœur du maître. Vous reconnaîtrez que vous êtes fidèle à cette méthode lorsque les enfants apporteront à vos leçons un zèle joyeux et persévérant, sans y être poussés par aucun moyen artificiel, par aucun intérêt étranger à l'objet même de la leçon; il faut que leur seul stimulant soit, avec le devoir accompli, le plaisir de découvrir une vérité, d'acquérir une connaissance ou un talent, de sentir leurs forces s'accroître.

Il est vrai que cet heureux résultat est obtenu quelquefois par des hommes qui sont bien loin de se croire les disciples de ce Pestalozzi, que peut-être ils ne connaissent même pas; c'est que la philosophie du maître, qui a fait son chemin peu à peu et sans bruit,

¹ Nous croyons qu'il eût trouvé en grande partie ce qu'il cherchait dans l'*Organisme du langage*, de l'Allemand Becker, livre qui ne fut publié que longtemps après la mort de Pestalozzi.

s'est emparée d'eux à leur insu. Et plutôt à Dieu qu'elle eût pénétré partout ! On ne verrait pas si souvent, dans la famille, dans l'école, dans les livres pour la jeunesse, violer la loi naturelle du développement humain, comme si l'on prenait à tâche de l'entraver, de le fausser, de le pervertir.

Les publications destinées aux enfants ont, il est vrai, réalisé de grands progrès. Nous en possédons depuis quelques années qui ont acquis une réputation méritée, en renonçant au merveilleux, aux fades historiettes, aux puérités d'un monde où tout est artificiel, en captivant la jeunesse tout en lui donnant une réelle instruction et des impressions vraiment morales. C'est un grand pas de fait, mais ce n'est pas tout. On peut encore reprocher au plus grand nombre de ces livres, et aux plus goûtés en France, d'abuser de la fiction pour multiplier les situations dramatiques et romanesques, d'intéresser les enfants non point par l'instruction même qu'on leur présente, mais par les aventures et les incidents du récit qui lui sert de cadre. C'est ainsi que la jeunesse se blase, que son goût se gâte, et qu'il lui devient difficile de prendre plaisir à l'histoire vraie, aux voyages réels, et en général au travail sérieux et soutenu de l'intelligence.

Nous venons d'esquisser à grands traits la méthode élémentaire de Pestalozzi dans son application à l'enseignement proprement dit. Mais l'instruction des enfants n'était pas le seul, n'était pas le principal but auquel cet homme étonnant vouait l'ardente activité de sa vie. Ce qu'il voulait surtout régénérer, c'était l'éducation morale et religieuse ; ce qu'il voulait particulièrement développer, c'était le cœur et dans le cœur la foi et l'amour ; ce qu'il voulait former avant tout, c'étaient des hommes pieux, moraux, dévoués à leurs devoirs, à leur prochain, à leur pays.

Remarquons d'abord que ce développement moral

résultait déjà, dans une certaine mesure, des moyens employés pour l'enseignement. En effet, une activité volontaire et constante dans sa diversité, la recherche de la vérité pour la vérité même, et non point pour quelque motif d'orgueil ou d'intérêt : voilà des conditions éminemment favorables à l'essor des plus nobles sentiments de l'âme, et à la suprématie de l'esprit sur la chair. Mais la méthode de Pestalozzi s'applique aussi d'une manière plus directe au développement du cœur de l'enfant ; car en prenant toujours les bons sentiments pour mobiles, ce sont les bons sentiments qu'elle met en œuvre, qu'elle exerce, et par conséquent qu'elle accroît et fortifie. Ainsi, pour moraliser les enfants, Pestalozzi compte beaucoup moins sur les discours et les exhortations que sur la pratique même des vertus chrétiennes : la foi, l'amour, le support, le pardon, etc., pratique, à laquelle il veut qu'on habitue l'enfant dès le berceau, et en commençant par ces très petites choses, qui nous semblent insignifiantes, et qui n'en sont pas moins les commencements de la piété, de la moralité et de la sagesse.

L'influence de la méthode Pestalozzi sur le développement moral et religieux a été assez généralement méconnue ; elle l'a été surtout par des hommes pieux, qui sentent la nécessité de l'Évangile pour la sanctification des âmes, mais qui, sous l'empire d'une funeste illusion, croient que l'exposition du dogme peut seule faire germer les sentiments chrétiens dans l'âme de la jeunesse, et qu'elle y suffit toujours. Pestalozzi avait dit : « L'éducation élémentaire peut seule régénérer et sauver la société. » « Non, répondent-ils, l'Évangile seul peut faire ce miracle. » Mais il n'y a là aucune contradiction.

La société ne se relève que par le relèvement des individus ; et pour que l'Évangile relève les hommes, il faut non seulement qu'il les pénètre, mais encore

qu'il s'assimile à tout leur être, pour former leur conscience, pour être le principe de leurs sentiments, de leurs aspirations, de leur volonté.

La prédication de l'Évangile n'y suffit pas toujours : alors même qu'elle a touché les âmes, ses effets sont trop souvent passagers ; trop souvent d'ailleurs ils disparaissent avec la génération qui les avait éprouvés ; une phase d'incrédulité succède ordinairement à une phase de foi ; et ne voit-on pas chaque jour les enfants des chrétiens les plus fervents n'avoir de chrétien que le nom ? Voilà pourquoi l'Évangile est encore étranger au cœur de la plupart des hommes, dans les pays mêmes où il est prêché depuis des siècles.

Si parfois la vérité chrétienne peut saisir l'homme en un moment, et le saisir tout entier pour ne plus l'abandonner, ce n'est là qu'une rare exception. Il y faut en général une véritable éducation ; non pas cette éducation de mémoire, extérieure et superficielle, qui régnait partout avant Pestalozzi, mais celle qu'il a appelée l'*éducation élémentaire*, qui met en œuvre les sentiments et les facultés tout en leur donnant la direction, qui fait que l'enfant est l'artisan de son développement, en ce qu'il s'assimile réellement et la moralité et le savoir.

La philosophie du dix-huitième siècle proclamait l'homme originairement tout bon, mais gâté par la société. C'était dire que la société est mauvaise, bien qu'elle soit l'œuvre de l'homme qui est bon.

On a réagi contre cette déplorable erreur, en tombant dans l'erreur contraire. On a dit que l'homme était originairement tout mauvais, et qu'il n'y avait rien de bon à développer en lui ; puis, par une conséquence toute naturelle, on a condamné Pestalozzi parce qu'il considérait l'éducation comme un développement. Et pourtant, il est de toute évidence que s'il n'y avait dans l'âme de l'enfant aucune trace de bons sentiments,

ceux-ci n'auraient aucune prise sur lui ; il est inconteste que si les germes du bien n'existaient pas dans son cœur, l'œuvre de l'homme pour son éducation morale serait une impossibilité absolue.

Nous l'avons vu, Pestalozzi reconnaissait bien l'existence originelle du mal dans le cœur de l'homme ; mais il a eu le tort de laisser trop souvent cette vérité dans l'ombre quand il exposait sa doctrine. C'est qu'il était surtout frappé du trésor de bons sentiments dont il avait reconnu les germes, restés inertes mais encore vivants, dans les âmes les plus dégradées ; c'est que, pour intéresser ses contemporains à l'œuvre par laquelle il voulait régénérer et sauver les malheureux, il devait avant tout leur en montrer la possibilité.

Quelque but que se propose l'éducation, pour réussir il lui faut la *méthode*, c'est-à-dire une marche conforme à la loi naturelle du développement de l'homme.

Ainsi, quelle que puisse être la doctrine religieuse ou philosophique dans laquelle on veut élever les enfants, toujours faut-il prendre pour point de départ l'état de leur pensée et de leurs sentiments, selon cet axiome que « pour conduire quelqu'un, n'importe où, il faut d'abord aller le prendre où il est ; » toujours aussi faut-il développer leurs pouvoirs par l'exercice, et leur faire appliquer leurs forces à s'élever graduellement à la connaissance de la vérité et à la pratique du devoir.

Or, c'est là ce que veut Pestalozzi. Considérée en elle-même, sa méthode est indépendante de toutes les opinions dogmatiques des hommes ; et c'est pourquoi elle ne vieillira pas. En tout temps et en tout pays on pourra l'appliquer, non seulement aux pouvoirs du corps et de l'intelligence, mais aussi à l'élément divin qui se trouve dans l'âme humaine.

En consacrant sa vie à une réforme de l'éducation élémentaire, Pestalozzi ne voulait pas seulement tarir

les sources de la misère des individus, il voulait encore corriger des vices qui minaient l'état social européen, et qui menaçaient la civilisation d'une funeste catastrophe. Cette idée se fait jour dans la plupart de ses ouvrages ; nous ne rappellerons ici que les paroles presque prophétiques qu'il adressait à M^{me} Niederer en lui confiant son manuscrit sur les causes de la révolution française :

« Un jour, lorsque nos temps seront passés, lorsque après un demi-siècle une nouvelle génération nous aura remplacés, lorsque l'Europe sera tellement menacée par la répétition des mêmes fautes, par la misère croissante du peuple et par ses dures conséquences, que tous les appuis sociaux en seront ébranlés, alors, oh ! alors peut-être, on accueillera la leçon de mes expériences, et les plus éclairés en viendront enfin à comprendre que c'est seulement en ennoblissant les hommes qu'on peut mettre des limites à la misère et aux fermentations des peuples, ainsi qu'aux abus du despotisme de la part soit des princes soit des multitudes. »

Ce que Pestalozzi considérait comme la cause du mal n'était point tant l'absence d'instruction pour le peuple, qu'un mode vicieux d'enseignement qui endormait les facultés au lieu de les développer, et desséchait le cœur au lieu de l'ennoblir. Or c'est en général cette ancienne méthode qui a continué à prévaloir dans la remarquable extension que l'instruction populaire a prise, presque en tout pays, pendant le cours de ce siècle. Et voilà pourquoi cette grande diffusion de ce qu'on appelait les *lumières* n'a fait souvent qu'augmenter le mal social au lieu de le guérir.

Mais ce que Pestalozzi considérait comme le principal moyen de préserver notre civilisation de la crise redoutable qu'il prévoyait, c'était son *éducation élémentaire* ; nous devons donc essayer de faire voir comment cette éducation-là, généralement appliquée, pourrait

contribuer à changer les circonstances et à corriger les vices qui troublent aujourd'hui la société et qui menacent son avenir.

Premièrement, elle donnerait au cœur et à l'esprit la vraie liberté, celle qui est nécessaire pour user raisonnablement de toutes les autres. Car elle tendrait à rétablir dans chaque citoyen cette indépendance de développement et de caractère qui fait qu'on observe et qu'on juge par soi-même, sans se laisser absorber par le parti, par la secte, par la coterie, jusqu'à n'être plus qu'une unité dans la main des joueurs. On ne verrait plus la grande majorité des hommes ne croire, ne juger, ne se passionner que par la foi, les jugements, les passions de la masse, et suivre aveuglément l'impulsion donnée par les meneurs les plus habiles et les plus violents.

Puis cette instruction éducative, qui fait de l'enfant l'artisan de son savoir, lui donne à la fois le goût et la facilité d'apprendre par lui-même. Ainsi formé, le jeune homme aime à s'instruire, il est disposé à y employer ses loisirs, et il évite par là des tentations et des habitudes bien souvent funestes pour la société comme pour la famille.

Cette instruction, que chacun continue à acquérir par ses propres observations, par son propre jugement, soustrait les hommes à la tyrannie de ces opinions à la mode, de ces opinions du grand nombre qui s'imposent à certaines époques, quoiqu'elles renferment de dangereuses erreurs. Et ce n'est pas dans les sciences économiques seulement qu'on voit la foule adopter en aveugle de faux systèmes.

Aujourd'hui, l'engouement pour les sciences naturelles a remplacé le dédain inintelligent qu'elles inspiraient jadis au grand nombre ; ce sont elles qu'on appelle par excellence la *science*, comme s'il n'y en avait pas d'autre : l'autorité de cette science est presque

la seule qu'on reconnaisse encore, et souvent on l'invoque en dehors de son domaine. Aussi voyons-nous bien des gens persuadés que le progrès des sciences naturelles a condamné les sciences morales. N'est-il pas à croire que les hommes seraient moins exposés à une pareille confusion d'idées si leur savoir était le fruit de leurs facultés exercées dès l'enfance, s'il était une conquête de leur attention, de leur esprit d'observation et de leur jugement ?

Un des plus grands dangers de notre époque démocratique, c'est la séparation dans l'éducation des diverses classes de la société. Les riches ont une éducation, les pauvres une autre. Les deux classes, suivant chacune leur voie, s'éloignent de plus en plus l'une de l'autre ; chacune a ses habitudes et ses goûts, ses idées, ses sentiments et jusqu'à son langage ; ainsi elles finissent par ne plus se comprendre ; de là vient la défiance, quelquefois même l'hostilité. On conçoit combien ce mal serait atténué si tous les enfants pouvaient rester ensemble dans les mêmes écoles jusqu'à l'âge de treize ou quatorze ans. Car, à ce moment, ils auraient déjà un fonds commun d'idées, de connaissances et de langage, et déjà des relations durables pourraient s'être formées entre eux. Des écoles dans l'esprit de Pestalozzi rendraient possible cette éducation commune sans que les parents riches les plus exigeants eussent à en craindre aucun préjudice pour leurs enfants. Mais il y faudrait des instituteurs animés de cet esprit, puis une augmentation du nombre des classes primaires, qui se fera attendre encore, bien qu'on en sente généralement le besoin.

Il est une réforme plus facile à réaliser, et qui, quoique moins complète, exercerait cependant une heureuse influence contre ce triste antagonisme qui divise parfois les hommes appelés à des sphères d'activité différentes.

Aujourd'hui, les enfants destinés aux études classiques commencent à apprendre le latin à huit ou neuf ans ; et dès ce moment ils sont, sinon entièrement séparés, du moins distingués de leurs camarades voués aux études industrielles seulement. Ils ont des leçons différentes, des devoirs différents, et ils sont plus ou moins portés à faire *bande à part*.

Cet état de choses est fâcheux pour la bonne harmonie et l'accord sympathique qu'il est si désirable de voir régner entre toutes les classes de la société ; il a le grave inconvénient d'obliger les parents à décider de la carrière de leurs enfants avant le moment où ils pourraient juger de leurs goûts et de leurs aptitudes, et de lancer ainsi dans les études classiques des élèves qui n'y réussiront pas et resteront déclassés ; il ferme au contraire les carrières lettrées à des jeunes gens qui à quatorze ans sont pleins de talent et de désir d'apprendre, mais pour lesquels il est trop tard : enfin il n'est pas moins nuisible au vrai succès des études.

Il y a bien longtemps déjà que Pestalozzi était frappé du temps et du pénible travail qu'on fait perdre aux enfants quand on veut leur enseigner le latin avant qu'ils possèdent leur langue maternelle par principes, c'est-à-dire avant qu'ils connaissent la grammaire, qui pour eux est un instrument nécessaire à l'intelligence d'une langue morte. Il voulait même que l'étude d'une langue étrangère vivante précédât celle du latin, et fût pour l'enfant un premier terme de comparaison grammaticale avec sa langue maternelle.

Ce système a été essayé cent fois en divers pays, même dans des établissements publics importants, comme à Berne, et constamment avec succès. Toujours les élèves qui ne commençaient les langues mortes qu'à treize ou quatorze ans ont fait des progrès si rapides, qu'en peu d'années ils avaient regagné tout

le temps qui semblait perdu pour cette étude, et qu'ils avaient employé bien plus utilement.

Pourtant cette réforme n'a pas encore été adoptée. Mais rien n'est plus difficile que de changer un système d'études depuis longtemps dans les mœurs et les habitudes des familles et des professeurs, et qui doit maintenir une certaine unité entre tous les collègues d'un pays. En effet, les livres, les méthodes, la marche qu'on suit avec des enfants qui ne savent encore rien, ne conviendraient plus à des jeunes gens déjà instruits et formés; puis le changement de système devrait s'opérer à la fois dans tous les collèges, afin que les élèves pussent passer de l'un à l'autre sans que leur travail fût arrêté. Et cependant, cette réforme serait si avantageuse sous tous les rapports, qu'on finira certainement par l'adopter¹.

Un des vices qui contribuent le plus à troubler la société actuelle, c'est l'orgueil sous toutes ses formes; c'est la vanité et l'ambition, l'esprit de rivalité et de domination, le désir de briller, de s'élever au-dessus des autres, de les surpasser en pouvoir et en richesse. Cette disposition, à laquelle notre mauvaise nature se livre si aisément, est chaque jour excitée dans les classes où l'on emploie les distinctions de rang et les distributions de prix pour stimuler l'activité des écoliers. Au lieu de se contenter de cette émulation naturelle qui, dans une école bien conduite, résulte de la nature même des choses et de la satisfaction de bien faire et de réussir, on met en œuvre des moyens tout factices pour faire naître, pour entretenir et pour fortifier une émulation malsaine et antichrétienne,

¹ Les enfants qui commencent trop tôt l'étude des langues mortes en prennent le dégoût et continuent rarement à les cultiver quand ils ont achevé leurs classes. C'est le contraire qui arrive pour ceux qui abordent cette étude dans de bonnes conditions d'âge et d'instruction.

un besoin de distinctions et d'honneurs, un esprit de rivalité auquel l'envie, le dépit, l'aversion même ne restent pas toujours étrangers.

Pestalozzi, dès ses premiers travaux, a condamné et proscrit ces moyens artificiels d'exciter une mauvaise émulation; mais il a fait mieux encore que de les condamner, il les a rendus superflus. Ses exercices élémentaires, par leur point de départ, par leur gradation et leur enchaînement, sont si bien à la portée des facultés, des goûts et des besoins de l'enfant, qu'il s'y livre avec plaisir, et que la satisfaction de sentir qu'il apprend, qu'il trouve, que ses forces s'accroissent, est pour lui le meilleur de tous les stimulants. Aussi, lorsqu'on instruit les enfants par la méthode élémentaire rationnelle, on n'est plus tenté de prendre leur vanité pour mobile de leur application.

Voilà quelques-uns seulement des points de vue par lesquels la découverte du grand réformateur de l'éducation se présente à nous comme le principal élément de solution pour la question sociale qui s'impose à notre époque.

En résumé, l'œuvre durable de Pestalozzi, le bienfait qu'il a laissé à l'humanité, c'est sa philosophie appliquée à une méthode élémentaire d'éducation. Si nous avons réussi dans l'exposition qui précède, on sentira que cette méthode ne consiste pas dans tel ou tel procédé, et qu'on ne saurait en trouver un type parfait dans ce qui se faisait à Berthoud ou à Yverdon; on comprendra pourquoi Pestalozzi n'a jamais été parfaitement satisfait de ce qu'il avait édifié, pourquoi il a travaillé et cherché jusqu'à son dernier jour.

Il est mort à la peine, ce noble ami de tous les infortunés! En mourant, il a adressé un suprême appel à ceux qui pourraient faire plus et mieux qu'il n'avait fait et continuer après lui l'œuvre qu'il avait la douleur de laisser inachevée. Dans son humble modestie, il

semble avoir oublié qu'il a exécuté la tâche la plus difficile et la plus importante, qu'il a mis à nu les vices de son époque, qu'il a découvert les principes d'une salubre réforme, et que pour l'accomplir il a ouvert la voie dans laquelle il n'y a plus qu'à marcher.

C'est aux vrais et chauds amis de l'humanité, à ceux qui, ayant saisi l'idée de Pestalozzi, se sentent inspirés de son esprit et de son cœur, c'est à eux de répondre à son appel, et de le suivre dans la carrière frayée par son dévouement. Aujourd'hui, la porte est grande ouverte, et le besoin est pressant.

~~~~~

Vulliamin : Souvenirs d'enfance.  
 Ackerman : Souvenirs de ma vie chez Pest.  
 Rotelass - Montaigne - Charbon - Deshayes - Rousseau.

## APPENDICE

### I

#### La collaboration littéraire de Niederer, et quelques écrits retrouvés de Pestalozzi.

Dans notre travail sur Pestalozzi, voulant étudier surtout l'évolution de sa pensée pendant sa longue carrière d'activité et de dévouement, nous avons cherché à écarter les influences étrangères qui vinrent momentanément en modifier la manifestation.

C'est pourquoi nous nous sommes abstenu de citer les ouvrages de Pestalozzi, imprimés de 1807 à 1811, et à la rédaction desquels Niederer eut une très grande part.

Et cependant ces écrits méritent d'être connus. S'ils ne sont pas toujours l'expression pure et vraie des idées du maître, ils donnent néanmoins des aperçus curieux sur ses appréciations et sur le travail de son esprit, à l'époque de la grande prospérité de son institut d'Yverdon.

Puis nous croyons que la partie de ces ouvrages qui doit être attribuée à Niederer n'est pas non plus sans importance. Les biographes de Pestalozzi n'ont point pardonné au docteur philosophe d'avoir mêlé son esprit et son style à l'esprit et au style de son maître; ce grief les a rendus injustes envers le plus éclairé des collaborateurs de Pestalozzi; il les a empêchés de reconnaître son mérite et la part très réelle qu'il a prise à l'élabora-